

V

Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah! l'épreuve redouble.
Soit. Cet homme pensif l'acceptera sans trouble.
Certe, il est bon qu'ainsi soient traités quelques-uns.
Quand d'après combattants, mages, soldats, tribuns,
Apôtres, ont donné leur vie aux choses justes,
Ils demeurent debout dans leurs douleurs robustes.
Tu le sais, Guernesey, tu le sais, Caprera.

Sa conscience est fixe et rien n'y bougera.
Car, quel que soit le vent qui souffle sur leur flamme,
Les principes profonds ne tremblent pas dans l'âme;
Car c'est dans l'infini que leur feu calme luit;
Car l'ouragan sinistre acharné sur la nuit
Peut secouer là-haut l'ombre et ses sombres toiles,
Sans faire dans leurs plis remuer les étoiles.

AVRIL

I

LES PRÉCURSEURS

Sur l'être et sur la créature
Dans tous les temps l'homme incliné
A toujours dit à la nature :
O gouffre! pourquoi suis-je né?
Parfois croyants, parfois athées,
Nous ajoutons aux Prométhées
Les Euclides et les Keplers;
Nos doutes, nuages funèbres,
Montent au ciel pleins de ténèbres,
Et redescendent pleins d'éclairs.

O fronts où flambent les idées!
 Au bord du gouffre, au fond des cieux,
 Que de figures accoudées!
 Que de regards mystérieux!
 O les prunelles étoilées
 Des Miltons et des Galilées!
 Sombres Dantes au front bruni,
 Vos talons sont dignes des astres!
 Vos esprits, ô noirs Zoroastres,
 Sont les chevaux de l'infini.

Oser monter, oser descendre,
 Tout est là. Chercher, oser voir!
 Car Jason s'appelle entreprendre
 Et Gama s'appelle vouloir.
 Quand le chercheur hésite encore,
 L'œil sur la nuit, l'œil sur l'aurore,
 Reculant devant le secret,
 Tremblant devant l'hiéroglyphe,
 La volonté, brusque hippogriffe,
 Dans son crépuscule apparaît!

C'est sur ce coursier formidable,
 Quand le Génie humain voulut,
 Qu'il aborda l'inabordable,
 Seul avec sa torche et son luth.
 Lorsqu'il partit, âme élançée,
 L'astre Amour, le soleil Pensée,

Rayonnaient dans l'azur béant
 Où la nuit tend ses sombres toiles,
 Et Dieu donna ces deux étoiles
 Pour éperons à ce géant.

Les grands cœurs en qui Dieu se crée
 Ont, tandis qu'autour d'eux tout fuit,
 La curiosité sacrée
 Du précipice et de la nuit.
 Toute découverte est un gouffre.
 Mourir, qu'importe! on plonge, on souffre;
 Vivre inutile, c'est trop long.
 De l'insensé naît le sublime;
 Et derrière lui dans l'abîme
 Empédocle attire Colomb.

Mers qu'on sonde! cieux qu'on révèle!
 Chacun de ces chercheurs de Dieu
 Prend un infini sur son aile,
 Fulton le vert, Herschell le bleu;
 Magellan part, Fourier s'envole;
 La foule ironique et frivole
 Ignore ce qu'ils ont rêvé,
 Les voit sombrer dans l'étendue,
 Et dit : C'est une âme perdue.
 Foule! c'est un monde trouvé!

II

LA MÈRE QUI DÉFEND SON PETIT

Au milieu des forêts, asiles des chouettes,
Où chuchotent tout bas les feuilles inquiètes,
Dans les halliers, que semble emplir un noir dessein,
Pour le doux nouveau-né qui frissonne à son sein,
Pour le tragique enfant qu'elle emporte effarée,
Dès qu'elle voit la nuit croître, sombre marée,
Dès que les loups obscurs poussent leurs longs abois,
Oh ! le sauvage amour de la femme des bois !

Tel est Paris. La ville où l'Europe se mêle,
Avec le droit, la gloire et l'art, triple mamelle,
Allaite cet enfant céleste, l'Avenir.
On entend les chevaux de l'aurore hennir
Autour de ce berceau sublime. Elle, la mère
De la réalité qui commence en chimère,
La nourrice du songe auguste des penseurs,
La ville dont Athènes et Rome sont les sœurs,
Dans le printemps qui rit, sous le ciel qui rougeoie,

Elle est l'amour, elle est la vie, elle est la joie.
L'air est pur, le jour luit, le firmament est bleu.
Elle berce en chantant le puissant petit dieu.
Quelle fête ! elle montre aux hommes, fière, gaie,
Ce rêve qui sera le monde et qui bégaye,
Ce tremblant embryon du nouveau genre humain,
Ce géant, nain encor, qui s'appelle Demain,
Et pour qui le sillon des temps futurs se creuse ;
Sur son front calme et tendre et sur sa bouche heureuse
Et dans son œil serein qui ne croit pas au mal,
Elle a ce radieux sourire, l'idéal.

On sent qu'elle est la ville où l'espérance habite ;
Elle aime, elle bénit ; mais si, noirceur subite,
L'éclipse vient, et donne aux peuples le frisson,
Si quelque vague monstre erre sur l'horizon,
Si tout ce qui serpente, écume, rampe et louche,
Vient menacer l'enfant divin, elle est farouche ;
Alors elle se dresse, alors elle a des cris
Terribles, et devient le furieux Paris ;
Elle gronde et rugit, sinistrement vivante,
Et celle qui charma l'univers, l'épouvante.

III

Temps affreux ! ma pensée est, dans ce morne espace
Où l'imprévu surgit, où l'inattendu passe,
Une plaine livrée à tous les pas errants.
Les faits l'un après l'autre arrivent, noirs et grands.
J'écris ce livre, jour par jour, sous la dictée
De l'heure qui se dresse et fuit épouvantée ;
Les semaines de l'An Terrible sont autant
D'hydres que l'enfer crée et que le gouffre attend ;
L'événement s'en va, roulant des yeux de flamme,
Après avoir posé sa griffe sur mon âme,
Laissant à mon vers triste, âpre, meurtri, froissé,
Cette trace qu'on voit quand un monstre a passé.
Ceux qui regarderaient mon esprit dans cette ombre
Le trouveraient couvert des empreintes sans nombre
De tous ces jours d'horreur, de colère et d'ennui,
Comme si des lions avaient marché sur lui.

IV

UN CRI

Quand finira ceci ? Quoi ! ne sentent-ils pas
Que ce grand pays croule à chacun de leurs pas !
Châtier qui ? Paris ? Paris veut être libre.
Ici le monde, et là Paris ; c'est l'équilibre.
Et Paris est l'abîme où couve l'avenir.
Pas plus que l'Océan on ne peut le punir,
Car dans sa profondeur et sous sa transparence
On voit l'immense Europe ayant pour cœur la France.
Combattants ! combattants ! qu'est-ce que vous voulez ?
Vous êtes comme un feu qui dévore les blés,
Et vous tuez l'honneur, la raison, l'espérance !
Quoi ! d'un côté la France et de l'autre la France !
Arrêtez, c'est le deuil qui sort de vos succès.
Chaque coup de canon de Français à Français
Jette, — car l'attentat à sa source remonte, —
Devant lui le trépas, derrière lui la honte.
Verser, mêler, après septembre et février,
Le sang du paysan, le sang de l'ouvrier,
Sans plus s'en soucier que de l'eau des fontaines !
Les Latins contre Rome et les Grecs contre Athènes !

Qui donc a décrété ce sombre égorgement?
 Si quelque prêtre dit que Dieu le veut, il ment!
 Mais quel vent souffle donc? Quoi? pas d'instant lucides!
 Se retrouver héros pour être fratricides!
 Horreur!

Mais voyez donc, dans le ciel, sur vos fronts,
 Flotter l'abaissement, l'opprobre, les affronts!
 Mais voyez donc là-haut ce drapeau d'ossuaire,
 Noir comme le linceul, blanc comme le suaire!
 Pour votre propre chute ayez donc un coup d'œil :
 C'est le drapeau de Prusse et le drapeau du deuil!
 Ce haillon insolent, il vous a sous sa garde.
 Vous ne le voyez pas; lui, sombre, il vous regarde
 Il est comme l'Égypte au-dessus des Hébreux,
 Lourd, sinistre, et sa gloire est d'être ténébreux.
 Il est chez vous. Il règne. Ah! la guerre civile,
 Triste après Austerlitz, après Sedan est vile!

Aventure hideuse! ils se sont décidés
 A jouer la patrie et l'avenir aux dés;
 Insensés! n'est-il pas de choses plus instantes
 Que d'épaissir autour de ce rempart vos tentes?
 Recommencer la guerre ayant encore au flanc,
 O Paris, ô lion blessé, l'épieu sanglant!
 Quoi! se faire une plaie avant de guérir l'autre!
 Mais ce pays meurtri de vos coups, c'est le vôtre!
 Cette mère qui saigne est votre mère! Et puis,

Les misères, la femme et l'enfant sans appuis,
 Le travailleur sans pain, tout l'amas des problèmes
 Est là terrible; et vous, acharnés sur vous-mêmes,
 Vous venez, toi rhéteur, toi soldat, toi tribun,
 Les envenimer tous sans en résoudre aucun!

Vous recréez le gouffre au lieu d'y mettre un phare.
 Des deux côtés la même exécrable fanfare,
 Le même cri : Mort! Guerre! — A qui? réponds, Caïn!
 Qu'est-ce que ces soldats une épée à la main,
 Courbés devant la Prusse, altiers contre la France?
 Gardez donc votre sang pour votre délivrance!
 Quoi! pas de remords! quoi! le désespoir complet!
 Mais qui donc sont-ils ceux à qui la honte plaît?
 O cieus profonds! opprobre aux hommes, quels qu'ils soient,
 Qui sur ce pavois d'ombre et de meurtre s'assoient,
 Qui du malheur public se font un piédestal,
 Qui soufflent, acharnés à ce duel fatal,
 Sur le peuple indigné, sur le reître servile,
 Et sur les deux tisons de la guerre civile;
 Qui remettent la ville éternelle en prison,
 Rebâtissent le mur de haine à l'horizon,
 Méditent on ne sait quelle victoire infâme,
 Les droits brisés, la France assassinant son âme,
 Paris mort, l'astre éteint, et qui n'ont pas frémi
 Devant l'éclat de rire affreux de l'ennemi!

V

PAS DE REPRÉSAILLES

Je ne fais point fléchir les mots auxquels je crois ;
 Raison, progrès, honneur, loyauté, devoirs, droits.
 On ne va point au vrai par une route oblique.
 Sois juste ; c'est ainsi qu'on sert la république ;
 Le devoir envers elle est l'équité pour tous ;
 Pas de colère ; et nul n'est juste s'il n'est doux.
 La Révolution est une souveraine ;
 Le peuple est un lutteur prodigieux qui traîne
 Le passé vers le gouffre et l'y pousse du pied ;
 Soit. Mais je ne connais, dans l'ombre qui me sied,
 Pas d'autre majesté que toi, ma conscience.
 J'ai la foi. Ma candeur sort de l'expérience.
 Ceux que j'ai terrassés, je ne les brise pas.
 Mon cercle c'est mon droit, leur droit est mon compas ;
 Qu'entre mes ennemis et moi tout s'équilibre ;
 Si je les vois liés, je ne me sens pas libre ;
 A demander pardon j'userais mes genoux
 Si je versais sur eux ce qu'ils jetaient sur nous.

Jamais je ne dirai : — « Citoyens, le principe
 Qui se dresse pour nous contre nous se dissipe ;
 Honorons la droiture en la congédiant ;
 La probité s'accouple avec l'expédient. » —
 Je n'irai point cueillir, tant je craindrais les suites,
 Ma logique à la lèvre impure des jésuites ;
 Jamais je ne dirai : — « Voilons la vérité ! »
 Jamais je ne dirai : — « Ce traître a mérité,
 Parce qu'il fut pervers, que, moi, je sois inique ;
 Je succède à sa lèpre ; il me la communique ;
 Et je fais, devenant le même homme que lui,
 De son forfait d'hier ma vertu d'aujourd'hui.
 Il était mon tyran, il sera ma victime. »
 Le talion n'est pas un reflux légitime.
 Ce que j'étais hier, je veux l'être demain.
 Je ne pourrais pas prendre un crime dans ma main
 En me disant : — Ce crime était leur projectile ;
 Je le trouvais infâme et je le trouve utile ;
 Je m'en sers, et je frappe, ayant été frappé. —
 Non, l'espoir de me voir petit sera trompé.
 Quoi ! je serais sophiste ayant été prophète !
 Mon triomphe ne peut renier ma défaite ;
 J'entends rester le même, ayant beaucoup vécu,
 Et qu'en moi le vainqueur soit fidèle au vaincu.
 Non, je n'ai pas besoin, Dieu, que tu m'avertisses ;
 Pas plus que deux soleils je ne vois deux justices ;
 Nos ennemis tombés sont là ; leur liberté
 Et la nôtre, ô vainqueurs, c'est la même clarté.

En éteignant leurs droits nous éteignons nos astres.
Je veux, si je ne puis après tant de désastres
Faire de bien, du moins ne pas faire de mal.

La chimère est aux rois, le peuple a l'idéal.

Quoi ! bannir celui-ci, jeter l'autre aux bastilles !
Jamais ! Quoi ! déclarer que les prisons, les grilles,
Les barreaux, les geôliers et l'exil ténébreux,
Ayant été mauvais pour nous, sont bons pour eux !
Non, je n'ôterai, moi, la patrie à personne ;
Un reste d'ouragan dans mes cheveux frissonne,
On comprendra qu'ancien banni, je ne veux pas
Faire en dehors du juste et de l'honnête un pas ;
J'ai payé de vingt ans d'exil ce droit austère
D'opposer aux fureurs un refus solitaire
Et de fermer mon âme aux aveugles courroux ;
Si je vois les cachots sinistres, les verroux,
Les chaînes menacer mon ennemi, je l'aime,
Et je donne un asile à mon proscripteur même ;
Ce qui fait qu'il est bon d'avoir été proscrit.
Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ.

Je ne prendrai jamais ma part d'une vengeance.
Trop de punition pousse à trop d'indulgence,
Et je m'attendrais sur Caïn torturé.
Non, je n'opprime pas ! jamais je ne tuerai !
Jamais, ô Liberté, devant ce que je brise,

On ne te verra faire un signe de surprise.
Peuple, pour te servir, en ce siècle fatal,
Je veux bien renoncer à tout, au sol natal,
A ma maison d'enfance, à mon nid, à mes tombes,
A ce bleu ciel de France où volent des colombes,
A Paris, champ sublime où j'étais moissonneur,
A la patrie, au toit paternel, au bonheur ;
Mais j'entends rester pur, sans tache et sans puissance.
Je n'abdiquerai pas mon droit à l'innocence.

VI

Le penseur est lugubre au fond des solitudes.
 Ce n'est plus l'esprit calme aux graves attitudes;
 Les éclairs indignés dans sa prunelle ont lui;
 Il n'est plus libre, il a de la colère en lui;
 Il est le prisonnier sinistre de la haine.
 Lui, ce frère apaisant l'homme dans sa géhenne,
 Lui, dont la vie en flots d'amour se répandit,
 Lui le consolateur, le voilà qui maudit!
 Lui qui croyait n'avoir jamais d'autre souffrance
 Que tout le genre humain, il souffre dans la France;
 Il reconnaît qu'il est sur terre un coin sacré,
 La patrie, et cher, même au cœur démesuré,
 Et que l'âme du sage est quelquefois amère,
 Et qu'il redevient fils s'il voit saigner sa mère.

Certe, il ne sera pas toujours désespéré.
 Un jour dans son regard reviendront par degré
 Les augustes rayons de l'aube après l'éclipse;
 On verra, certe, après l'infâme apocalypse,
 Reparaitre sur lui lentement les blancheurs
 Que Dieu fait dans la nuit poindre au front des chercheurs,
 Et que de loin envoie à l'homme, au gouffre, au bague,

Le grand astre caché derrière la montagne.
 Oui, la paix renaitra. Les peuples s'aimeront.

En attendant, il gronde et médite. L'affront
 Est une majesté de plus pour ce génie.
 Il a des flamboiements de fureur infinie;
 Fauve, il menace. Arrière, union, joie, amour!
 On doit la paix au cygne et la guerre au vautour.
 Est-ce qu'on ne voit pas qu'il pleure sa patrie?

Il jette aux vents sa strophe irritée et meurtrie :
 Par moments il regarde au loin, l'œil plein d'ennui;
 On dirait qu'il fait fuir des monstres devant lui
 Avec une secousse énorme de crinière;
 Il semble un spectre errant qui n'a plus de tanière;
 Son pied heurte inquiet le sol traître et peu sûr.

Deuil! la nuit sans étoile et le ciel sans azur;
 L'Europe aux fers; au lieu de la France une morte;
 La lumière est vaincue et le néant l'emporte;
 L'avenir se dédit, la gloire se dément;
 Plus d'honneur, plus de foi, plus rien; l'abaissement,
 L'oubli, l'opprobre, un flot de lâcheté qui monte.

Il sent l'âpre aiguillon de toute cette honte;
 L'allure du blessé redoutable lui sied.
 Ce lion boite ayant cette épine à son pied.

VII

Oh ! qui que vous soyez, qui voulez être maîtres,
Je vous plains. Vils, méchants, féroces, lâches, traîtres,
Vous périrez par ceux que vous croyez tenir.
Le présent est l'enclume où se fait l'avenir.
L'araignée est plus tard prise en ses propres toiles.
Aux noirs événements si vous ôtiez leurs voiles,
Vous reconnaîtriez, tremblants, nus, mis en croix,
Dans ces bourreaux masqués vos fautes d'autrefois ;
Derrière lui le meurtre, ivresse, succès, gloire,
Laisse un vomissement qu'un jour il faudra boire ;
En étouffant en vous l'horreur, l'inimitié,
La rage, c'est de vous que vous auriez pitié ;
Les dépenses de sang innocent sont des dettes ;
La trace de l'effort violent que vous faites
Pour être à jamais rois et dieux solidement,
Vous la retrouverez dans votre écroulement ;
Votre fureur revient sur vous, et vous châtie ;
La foudre qui sur vous tombe, est de vous sortie,
Si bien que le sort donne à la même action
Deux noms, crime d'abord, plus tard punition.

VIII

Pendant que la mer gronde et que les vagues roulent,
Et que sur l'horizon les tumultes s'écroulent,
Ce veilleur, le poète, est monté sur sa tour.

Ce qu'il veut, c'est qu'enfin la concorde ait son tour.

Jadis, dans les temps noirs comme ceux où nous sommes,
Le poète pensif ne se mêlait aux hommes
Que pour les désarmer et leur verser son cœur ;
Il aimait le vaincu sans haïr le vainqueur ;
Il suppliait l'armée, il suppliait la ville ;
Aux vivants aveuglés par la guerre civile
Il montrait la clarté du vrai, du grand, du beau,
Étant plus qu'eux tourné du côté du tombeau ;

Et cet homme, au milieu d'un monde inexorable,
 Était le messager de la paix vénérable.
 Il criait : N'a-t-on point assez souffert, hélas !
 Ne serons-nous pas bons à force d'être las ?
 C'était la fonction de cette voix qui passe
 De demander à tous, pour tous, Paix ! Pitié ! Grâce !
 Les devoirs sont encor les mêmes aujourd'hui.
 Le poète, humble jonc, a son cœur pour appui.
 Il veut que l'homme vive, il veut que l'homme crée.
 Le ciel, cette demeure inconnue et sacrée,
 Prouve par sa beauté l'éternelle douceur ;
 La poésie au front lumineux est la sœur
 De la clémence, étant la sœur de l'harmonie ;
 Elle affirme le vrai que la colère nie,
 Et le vrai c'est l'espoir, le vrai c'est la bonté ;
 Le grand rayon de l'art c'est la fraternité.
 A quoi bon aggraver notre sort par la haine ?
 Oh ! si l'homme pouvait écouter la géhenne,
 Si l'on savait la langue obscure des enfers, —
 De cette profondeur pleine du bruit des fers,
 De ce chaos hurlant d'affreuses destinées,
 De tous ces pauvres cœurs, de ces bouches damnées,
 De ces pleurs, de ces maux sans fin, de ces courroux,
 On entendrait sortir ce chant sombre : Aimons-nous !

L'ouragan, l'océan, la tempête, l'abîme,
 Et le peuple, ont pour loi l'apaisement sublime ;
 Et, quand l'heure est venue enfin de s'épouser,

Le gouffre éperdu donne à la terre un baiser !
 Car rien n'est forcené, terrible, effréné, libre,
 Convulsif, effaré, fou, que pour l'équilibre ;
 Car il faut que tout cède aux branches du compas ;
 Car l'indignation des flots ne dure pas ;
 L'écume est furieuse et n'est pas éternelle ;
 Le plus fauve aquilon demande à ployer l'aile ;
 Toute nuit mène à l'aube et le soleil est sûr :
 Tout orage finit par ce pardon, l'azur.